



利瑪竇學院

Institut Ricci, études chinoises

Le Coin des Peneurs, c'est fini ! Septembre 2024

Oui, c'est la fin du *Coin des Penseurs*. Pour trois raisons : d'abord mes yeux fatiguent et ne « photographient » plus très bien les caractères ; ensuite, eh bien il faut savoir s'arrêter (au numéro 125, après 13 ans et 700 pages) ; enfin, j'aimerais pouvoir écrire à loisir non un livre, mais des fragments de mémoires.

Voici tout d'abord quelques brèves réflexions sur ce *Coin des Penseurs*. Je me souviens d'en avoir soumis l'idée en 2011 à Jean-François di Meglio qui l'avait trouvée intéressante, tout en insistant sur la qualité de la traduction. Cette exigence a pu être maintenue au long des années grâce à la collaboration des directeurs successifs de l'Institut Ricci : François Hominal, Edouard de Diguères, John Lagerwey, et bien sûr à tout le travail d'édition réalisé par les secrétaires de direction de l'Institut Ricci Anne Garry et ensuite Anne-Lise Palidoni, avant d'être remplacées plus récemment par Ninita Nge, au secrétariat du Centre Sèvres, (qui vient d'être renommé Facultés Loyola de Paris.)

Quel a été le mode de fabrication ? La première étape était de trouver et choisir les articles. Mes principales sources ont été des périodiques de Hong Kong, notamment le *Ming Pao Monthly*, toutes disponibles à la BULAC, la bibliothèque de l'Inalco, mais aussi le *Courrier Confucéen*, transmis par Mme Zhao-Hominal, et évidemment l'Internet. Les critères de choix, eux, étaient très artisanaux : était déterminante la taille de l'article et un sujet qui ne soit pas trop spécialisé et puisse intéresser lecteurs cultivés et sinologues. Pour ce qu'il en était de traduire, c'était en général 10 pour cent du temps pour la compréhension du texte, parfois avec un coup de pouce de Xiaoqin Zhao-Hominal, Jiannian Rouget, Frederic Wang et 90 pour cent pour trouver les mots pour le dire en bon français.

La philosophie de tout cela ? **Donner à lire ce que des Chinois aujourd'hui désirent mettre par écrit en chinois à l'attention d'un public chinois.** Dans ce cas, traduire, c'est donc un peu comme les enfants qui creusaient un trou dans leur jardin pour « entendre parler les Chinois » ! Ou peut-être comme les astronomes qui essaient de détecter quelque trace de vie sur une planète à des milliers d'années-lumière...

Bien sûr, il y a le touriste qui est très fier d'avoir su faire parler son guide au détour d'une excursion, et il y a aussi le journaliste ou l'universitaire pressé qui, en quelques jours, va interviewer en anglais une kyrielle de professeurs d'universités. Tout cela sur les sujets de politique ou d'économie qui intéressent les étrangers. Mais, prenons bien toute la mesure de la situation : les intellectuels chinois traduisent et lisent tous nos livres tandis que nos intellectuels ignorent ce qu'y s'écrit en Chine. Oui, prenons la mesure de la situation : des milliers de touristes étrangers sillonnent la Chine *Guide Bleu* à la main, comme si tous ces Chinois ne pensaient pas.

Mais, que pensent, non pas LES Chinois, mais DES Chinois aujourd'hui ? En 1944, E.R. Hughes, professeur de Philosophie chinoise à Oxford décida de traduire tout de suite un livre qui venait de paraître du philosophe Feng Youlan (1895-1990), et il s'en expliquait :

« Il est clair qu'il y a de plus en plus de personnes en Grande Bretagne qui veulent connaître la vérité sur la Chine, et par conséquent désirent étudier ce que les Chinois ont à dire sur eux-mêmes. Mais, c'est une tâche très difficile pour le sinologue : devant un public étranger, il lui est facile de présenter une image trop embellie ou trop négative. Pour dépasser cette difficulté, le plus simple est de prendre ce qu'un auteur a écrit pour son propre peuple, et de traduire. (...) Je confesse que j'ai été attiré par l'encre encore toute fraîche sur le manuscrit de l'original chinois. Et j'ai le sentiment que mes compatriotes veulent du vin nouveau, et non pas un cru vieux d'il y a vingt ou dix ans. »

C'est ainsi que parut en 1944 *The Spirit of Chinese Philosophy*, traduction d'un ouvrage tout récent où Feng Youlan présentait son interprétation de la philosophie chinoise, dont il avait fait l'inventaire vingt ans plus tôt dans son *Histoire de la Philosophie chinoise*.

Une partie du *Coin des Penseurs* met justement en scène des universitaires d'aujourd'hui à la recherche de cet « esprit » de la tradition intellectuelle. Cette tradition, eux l'ont découverte à partir des années 80, une fois libérés de trente ans de toute une historiographie marxiste, qui leur avaient interdit l'accès aux travaux des chercheurs avant 1949 en Chine même et hors de Chine depuis 1949.

Ajoutons qu'il ne s'agit pas de débats convenus sur des problèmes de « sinologie ». Il s'agit d'une question vitale qui remonte à la fin du XIX^e siècle : comment face à la modernité scientifique de l'Occident trouver notre identité de Chinois dans ces trois mille ans de traditions et d'écrits qui s'appellent désormais « la culture chinoise » ? Il y a 100 ans, le jeune Feng Youlan, encore lui !, doctorant à l'université Columbia, est allé rencontrer dans son hôtel le grand penseur indien Rabindranath Tagore de passage à New York qui lui a dit « *notre civilisation orientale peut être erronée, mais comment le savoir à moins de l'étudier, scientifiquement, à la manière occidentale.* »

La « culture chinoise » a-t-elle pu être « erronée » ? La question posée dans un hôtel de New York en l'été 1921 va hanter le philosophe Feng toute sa vie. Et là arrêtons-nous : si nous voulons comprendre quelque chose à l'histoire intellectuelle du XX^e siècle en Chine, il faut prendre au sérieux cette question ; il s'agissait d'un cataclysme intellectuel et spirituel qui avait alors déjà poussé au suicide plus d'un lettré de la vieille génération. Comme me le disait à Harvard dans les années 70 le vieil historien Yang Liansheng : « Nous autres intellectuels chinois nous sommes voués à faire une dépression nerveuse tous les deux ans ! »

Mais, d'abord quelle est cette culture chinoise ? C'est là la question. Une étudiante me disait : « Notre culture est immense ; nous ne la connaissons pas, et elle nous écrase ». Et de fait, je me souviens de deux vieux intellectuels à l'Université chinoise de Hong Kong dans les années 80 se répétant comme un mantra : « Oui, notre culture est très riche, et nous ne la connaissons pas vraiment. Il nous faut beaucoup étudier. »

S'il y a consensus, c'est bien qu'il est nécessaire de connaître de mieux en mieux la pensée et la culture occidentales pour s'orienter dans cette forêt de la culture chinoise et se trouver soi-même. Mais cela est-il vraiment la solution ? Par exemple, la notion occidentale de « philosophie » se révèle de plus en plus incapable de rendre compte de la tradition philosophique en Chine. Il est de plus en plus clair que le confucianisme est autre chose qu'un discours à la Descartes, Kant ou Hegel : c'est une manière de vivre, c'est un ensemble d'institutions, c'est une démarche religieuse.

Un autre volet du *Coin des Penseurs* relève plutôt de la biographie, de l'auto-biographie, voire de l'anecdotique. Là c'est tout un travail de la mémoire qui se déploie. Mettre par écrit ce qu'on a vécu avant que ce passé ne soit englouti dans la grande vague de l'histoire contrôlée par le Parti. C'est souvent même considéré comme un « devoir de mémoire », parfois inspiré d'écrivains juifs contemporains : si nous ne mettons par écrit ce passé, qui le fera ? Le passé ce peut-être la fusillade de Tian'Anmen le 4 juin 1989, la Révolution culturelle, ou toutes ces années absurdes d'obéissance aveugle au Parti ; il y a même des « princesses rouges », ces filles de hauts dirigeants du Parti, qui s'interrogent sur les morts dont leurs pères portent la responsabilité. Finalement, ce passé c'est aussi le malheur du peuple chinois dans son entier, victime au long des siècles d'empereurs ineptes, tandis que les meilleurs des lettrés se sacrifiaient volontiers au nom de leur loyauté envers le Prince. Bref, il faut « sauver le passé : donner sens aux souffrances de nos ancêtres ».

Mais, il y a d'autres souvenirs d'anciennes personnalités, membres du Parti ou non, amis de famille, condisciples et beaucoup d'autres sujets qui constituent toute une fresque de la vie intellectuelle chinoise pendant ces années 2011-2024. Tous ces gens, nos contemporains, vivent leur vie et leur manière d'en parler entre eux nous parle à nous, lecteurs dans la distance. Je pense, par exemple, à ce récit de Fu Yan, fille du maire de

Pékin et ses « Souvenirs inoubliables : les années de la Révolution culturelle » : elle y explique que, si elle a survécu et même grandi pendant ces neuf années chaotiques, c'est grâce à son père qui lui avait toujours dit que, fille ou pas du maire de la capitale, elle devait se considérer « comme une personne ordinaire » et aussi grâce à de nombreux inconnus qui, à un moment ou un autre, lui ont tendu une main secourable.

Que pensent des Chinois aujourd'hui ? Cette question m'est venue subitement à l'esprit alors que j'étais spahi à Constantine en 1963. Jusqu'alors je ne m'étais jamais préoccupé de la Chine, mais l'idée a persisté. Si par la suite j'ai bien suivi une formation sinologique, mon propos est toujours resté : des Chinois aujourd'hui, que pensent-ils ?

Terminons avec ces réflexions de Jean-François di Meglio dans son « Introduction » à l'ouvrage qu'il a piloté il y a deux ans, et qui reproduit et commente une vingtaine de ces articles : *Asia Trends - Le Coin des Penseurs* :

« Le dialogue muet qui s'installe à la lecture de ces textes précieux ne doit pas nécessairement conduire à conclure que « les Chinois sont comme nous », ni non plus à permettre un improbable détour de mieux nous comprendre nous-mêmes, du fait d'un écart délibéré et de la différence ressentie (...) Peut-être en revanche ces bouts de chemin fragmentaires qui nous mènent plus au cœur (ou « dans les coins ») de la « mens » chinoise peuvent-ils nous inciter à plus de discernement dans nos travaux . (...)

Il y a là place à l'avenir pour une Chine différente de celle à laquelle nous heurtons parfois. Sans dire que ces textes nous font voir « le meilleur de la Chine », nous pouvons affirmer qu'ils nous permettent de confirmer qu'existe une « Chine que nous préfererions », qui nous parlerait de façon personnelle, nous incitant ainsi à livrer en retour à nos interlocuteurs chinois la part d'Occident qu'ils préféreraient, celle qui serait, comme le démontre le travail présenté ici, à l'écoute de leurs voix multiples et non réductibles. »

*(Asia Trends :
Le Coin des Penseurs, Asia Centre & Centre Sèvres, 2022, p. 7).*